

Olivier Mak-Bouchard

# Le Dit du Mistral



LE TRIPODE

## 1. LOU GRAN CARRI Y LOU PITCHO CARRI

*L'obsession de l'autre versant  
et l'attrait des quartiers invisibles.*

*Henri Bosco*

J'éteignis les phares et sortis de la voiture. C'est toujours un moment particulier : les lumières des phares ne vous montrent que l'obscurité, et vous n'entendez pas les bruits de la nuit. La portière ouverte, c'est un nouveau monde qui se révèle, comme lorsque l'on met un masque et que l'on plonge la tête sous l'eau. Il fait plus frais. Vous ne voyez pas la montagne tout de suite, vos yeux ne font pas encore la différence entre le noir étoilé et le noir océan du massif. Une à une, les étoiles timides se dévoilent. La lune fait apparaître les sommets puis les crêtes, et la masse du Luberon se laisse enfin deviner. On ne le voit pas vraiment, mais on sent qu'il est tout autour, avec ses bruits qui ressemblent à des murmures, ses taillis profonds qui résistent au regard, ses bêtes que l'on devine de sortie pour profiter de la fraîcheur. C'est angoissant : l'obscurité et le silence cachent mal tout ce qui est là, qui épie, aux aguets, mais qui demeure invisible.

Je reste deux ou trois minutes accoudé à la voiture, pour apprécier la présence du mont. En journée c'est différent : il y a les rendez-vous qui n'attendent pas, le cagnard\* qui assomme, la lumière qui fait

---

\* Soleil.

plisser les yeux. Là, c'est mon heure de solitude, une rivière noire que l'on traverse en abandonnant sur l'autre rive les problèmes de la journée.

Enfin, solitude, c'est beaucoup dire : c'est toujours à cet instant que le Hussard vient tournicoter dans mes jambes.

Le Hussard est arrivé dans ma vie dans des conditions assez surprenantes. Il y avait au fond du jardin un vieux J7, bourré de ronces et de mauvaises herbes. Un samedi matin, le téléphone sonne, c'est monsieur Sécaillat, notre voisin du bout du chemin.

«Je vais porter à la déchetterie toute une remorque de cochonneries, et si ça vous dit, j'en profite pour embarquer aussi votre J7.»

J'ai hésité : ce camion datait de mon grand-père, qui s'en servait pour charger les cagettes le jour du marché, avec moi par-dessus. Malgré les ronces et les mauvaises herbes, il était une part de mon héritage. Je répondis non, ma femme Blanche dit oui au nom de la lutte contre le tétanos, et le vieux J7 partit.

Nous regardions l'épave disparaître avec monsieur Sécaillat dans le virage lorsque le Hussard apparut, remontant notre chemin bordé de chênes-kermès. J'ai demandé plus tard à monsieur Sécaillat s'il avait aperçu ce chat quand il remorquait le J7, il me répondit que non, et que d'ailleurs il ne l'avait jamais vu dans le coin. Il s'en serait souvenu : le Hussard est un gros chat tout blanc, à l'exception de ses pattes qui sont noires, des coussinets jusqu'aux genoux. C'est pourquoi nous l'avons appelé le Hussard : on aurait dit un chasseur alpin pourvu de grandes bottes de cuir noir, et longeant le mur de la Peste. Toujours est-il que, ce jour-là, de son pas cadencé et martial, le Hussard remonta notre chemin, nous doubla sans coup férir, et s'avança jusqu'à notre porte d'entrée. Il nous attendit sur le

paillasson, fier de son nouveau titre qu'il nous restait à apprendre : maître des lieux.

Donc, comme à son habitude, le Hussard vint tournicoter autour de moi à ma sortie de la voiture. Si les chats ne sont pas aussi réputés pour leur fidélité que leurs cousins canins, le Hussard est une exception qui confirme la règle. Je me suis toujours demandé comment il fait pour être là quand je rentre, fidèle au poste. Je n'ai pas d'horaires fixes, il m'arrive de rentrer tard. J'imagine qu'au coucher du soleil, l'animal doit surveiller notre chemin depuis un trou de garrigue, à l'affût du ronron du moteur.

Après quelques tournicotis, le Hussard mit officiellement fin aux retrouvailles et se dirigea vers la maison, en ouvrant la route. Je ne m'en plains pas. Mes yeux ne sont toujours pas habitués à l'obscurité, et mon sherpa félin m'aide à éviter quelques racines traîtresses. Nous remontons ensemble un bout de chemin dans le noir, passant à côté du petit bassin. Les crapauds s'y appellent toute la nuit pour ne jamais se voir : ils se taisent quelques instants, à notre passage, pour reprendre de plus belle sitôt que nous les avons dépassés.

Blanche rentre du travail après moi, ce qui me laisse le temps de mettre la table et de préparer le souper. Ce soir, ce sera croque-monsieur avec une salade de concombres, histoire que ce soit pas trop estoufadou\*. L'ouverture du frigidaire devient un moment de grande hypocrisie. Je regarde ce qu'il y a et me demande quoi faire, tandis que le Hussard fait des pieds et des mains devant. Il sait pourtant très bien qu'il n'aura rien : je mets un point d'honneur à

---

\* Étouffe-chrézien.

ne lui donner à manger qu'une fois le repas terminé. C'est mon père qui m'a appris cela, les hommes d'abord, les bêtes ensuite. S'il voyait la place que prend le Hussard sur le canapé du salon, il se retournerait dans sa tombe.

Ma femme rentra et on passa à table. Elle adore les croque-monsieur et ne raffole pas des concombres, ce qui fait une bonne moyenne. Le Hussard trônait comme à son habitude en face de la table, pattes en avant et yeux fermés. Il ne faut pas se fier à son faux air de sphinx désintéressé. L'animal est toujours prêt à bondir au moindre bout de jambon tombé par terre. Ma femme prit le dernier croque-monsieur et me laissa finir la salade. Je l'écoutais me raconter sa journée tout en saucant le fond du saladier avec un quignon de pain. C'est un usage hérité de mon enfance que je n'ai pas abandonné au fil des années : si tu as tout mangé, tu as le droit de saucer le plat. Ce privilège était l'objet d'âpres négociations avec mes deux frères, Franck et Andréas. Moi, je suis celui du milieu, la pire des positions. L'aîné a une autorité naturelle, donnant son avis sur tout, tandis que le plus jeune ne manque jamais de revendiquer son statut auprès des autorités parentales. Autrement dit, je n'ai pas eu souvent dans mon enfance l'occasion de saucer les plats et il me faut rattraper depuis le temps perdu.

Ensuite, un pacte de non-agression divise les tâches ménagères : à moi la cuisine, à Blanche la vaisselle. Un avenant m'attribue le ravitaillement du Hussard. Je pris le reste du jambon, sortis une boîte de thon, mixai le tout dans sa gamelle, et ouvris la porte-fenêtre de la terrasse. En hiver, le Hussard mange dans la cuisine et dort dans le garage, dans un panier juché sur la tondeuse à gazon, dont on ne se sert jamais. En été, il mange et dort à l'extérieur.

Après lui avoir donné sa pâtée, je restai dehors, à écouter les murmures nocturnes. La nuit étincelait : des serpents d'étoiles ondulaient dans le noir de l'océan, leurs écailles ricochaient en constellations ésotériques. Je n'ai jamais été très fort pour lire les astres. Je suis myope comme une taupe, et plus simplement je n'y connais rien. Franck et Andréas se battaient au sujet de Cassiopée, et c'est tout juste si j'arrivais à voir l'étoile du berger. Ce soir je réussis à aller jusqu'au bout de mes possibilités : je reconnus la Grande Ourse et la Petite Ourse. Je fermai les volets, laissant le Hussard à son dîner.

## 2. LE HUSSARD SOUS L'ORAGE

*À l'heure où nous dormons, un monde mystérieux  
s'éveille dans la solitude et le silence.*

*Alphonse Daudet*

Ce n'est pas le tonnerre qui me fit ouvrir les yeux, mais le bruit de la pluie. Blanche dormait toujours, l'orage ne l'avait pas réveillée. La pluie faisait un bruit cadencé, intense et régulier. Je me levai en essayant de ne pas déranger ma femme et descendis dans la cuisine. La pluie s'en donnait à cœur joie : malgré la nuit noire, on pouvait voir de grosses gouttes lessiver notre baie vitrée. On entendait le tonnerre gronder au loin, sans voir d'éclairs toutefois. L'orage avait l'air d'être sur Caseneuve et se rapprochait. À travers le bruit de la pluie, les pins couinaient sous l'effet du vent, et les vieilles tuiles s'agitaient. Je n'avais pas peur, mais regarder la pluie tomber est différent de sentir un orage passer sur le coin de votre tête. C'est comme faire le guet en temps de paix ou en temps de guerre.

Soudain un éclair illumina la nuit. Il fit une formidable photographie en noir et blanc de quelques secondes, sitôt apparue sitôt disparue. L'éclair avait révélé le jardin et la piscine, et le mur de pierres sèches qui nous séparait de chez monsieur Sécaillat. Pendant une fraction de seconde apparut distinctement la silhouette du Hussard, marchant de profil sur une des terrasses du champ de cerisiers. L'obscurité revint et avec elle un grand étonnement. Je ne m'attendais pas à voir le Hussard gambader sous la pluie par une

telle nuit. Je l’imaginai plutôt en train de dormir dans le garage, où il peut rentrer par un vieux soupirail éventré.

J’ouvris la porte-fenêtre et tentai de l’appeler sans réveiller Blanche, mais la pluie doucha ma tentative. Je commençai à douter de ma vision au fur et à mesure que l’impression de l’image diminuait sur mes rétines et que l’obscurité revenait. Je n’en étais plus sûr du tout. Ce ne devait pas être le Hussard, mais simplement l’ombre de pierres. Je restai encore un instant accoudé à la baie vitrée, guettant un nouvel éclair pour en avoir le cœur net. Mais l’orage filait maintenant sur Saint-Saturnin et les grondements se firent de plus en plus lointains.

Je n’étais pas prêt pour autant à aller me recoucher. La vision me trottait dans la tête, et se faufilait à chaque fois sous le rideau de mes paupières quand je fermai les yeux. Il me fallait quelque chose de chaud de toute façon : le contrecoup de la chaleur de l’après-midi comme l’orage avaient rendu le fond de l’air plutôt frais. Un bout de fièvre n’était pas loin et risquait de pointer le bout de son nez demain matin. Un aïgo boullido\* m’aiderait à faire faux bond à la maladie. Mon grand-père s’en faisait un tous les dimanches soir : ça le requinquait pour la semaine qui arrivait, et « qu’a de sauvi din soun jardin a pas besoun de médecin \*\* », disait-il.

Je pris six gousses d’ail dans le garde-manger, les coupai en petits bouts puis les écrasai à la cuillère. Je les fis bouillir pendant une vingtaine de minutes, avec du sel, de l’huile d’olive, de la sauge et deux feuilles de laurier. La vapeur d’eau passait sur mon visage et se

---

\* Ail bouilli.

\*\* Qui a de la sauge dans son jardin, n’a pas besoin de médecin.



chargeait petit à petit des vertus de l'ail et de la sauge. L'eau perdait sa couleur transparente. Je coupai le feu, laissai reposer un instant puis m'en versai une grosse tasse.

J'ouvris la porte-fenêtre de la cuisine, et allai sur la terrasse avec mon aïgo boullido. L'orage avait laissé son odeur avant de partir. L'ozone nocturne vous fouettait comme l'iode au bord de l'océan : on avait envie de respirer à pleins poumons pour s'imprégner de ce bien-être alchimique. Je pensais déjà à la satisfaction que j'aurais le lendemain matin, en tapant sur la citerne en fer, de bas en haut, et au son si caractéristique qui signale le niveau d'eau. Je sortis une chaise longue de dessous l'auvent, et commençai à siroter à petites gorgées.

J'appelai à voix basse le Hussard, lançant des «pitchi pitchi» dans le noir. Peine perdue, il était aux abonnés absents. Il n'y avait pas un bruit. Les criquets, les grillons, les grenouilles et même le vent ne disaient rien, comme s'ils avaient peur de faire revenir l'orage, tels des écoliers attendant leur instituteur malade.

\*

Au matin, la pluie tombait toujours. C'était un samedi, l'alarme de mon réveil était débranchée. Comme pour chaque grasse matinée, je me réveillai plusieurs fois, me rendormant un peu plus tard. La première fois vous vous dites qu'il est encore tôt, qu'il doit faire encore nuit, et que c'est pour ça que la pluie ne s'est pas arrêtée. La deuxième fois vous n'êtes pas sûr de bien entendre : c'est un bruit léger, un crachin, rien de plus. La fois suivante, la lumière se fait de plus en plus insistante à travers les volets, et vous devez vous rendre à l'évidence, ce sera une journée foutue, il pleut.

Deux sentiments se battaient en duel sur mon oreiller. La triste idée que la météo allait gâcher le samedi, et la surprise : en cette fin d'été, si les orages de chaleur ne sont pas rares, ils sont en revanche très courts. Mais il fallait bien se lever. Il ne me restait plus qu'à regarder la pluie avec une tasse de café.

Nous sommes des inconditionnels du café à l'italienne. En semaine, je ne fais pas le difficile, je bois chaque matin le jus de chaussette préparé au travail. Je suis lent à démarrer, et il m'aide à connecter mes neurones. Le week-end, c'est différent : finie la perfusion de caféine, bonjour l'expresso. Nous avons une cafetière Moka, celle à huit faces et en aluminium. Il nous a fallu du temps pour l'appivoiser. Même après toutes ces années, le tire-boyaux n'est jamais bien loin. Cette fois-ci, le résultat était à la hauteur des espérances. Je m'en versai une petite tasse, y ajoutai du sucre avec une petite cuillère en fer-blanc.

Blanche était déjà debout, travaillant sur son ordinateur. Je commençai à boire, accoudé à une fenêtre de la salle à manger. De gros nuages allant du gris au noir tutoyaient les cimes du Luberon, donnant à la montagne de sinistres versants. Ce n'est qu'au bout de quelques minutes que me revint la photographie en noir et blanc de la veille, celle du Hussard gambadant sur le mur de pierres au milieu des éclairs. Je n'y avais pas pensé jusque-là.

« Tu as vu le Hussard ce matin ? »

« Oui, il tambourinait à la porte du garage quand je me suis levée. »

« Il est toujours là ou bien il est sorti ? »

« Par ce temps, tu rigoles ? Il roupille sur le fauteuil du salon. D'ailleurs, tu as raison, il faut le surveiller, il va pisser en catimini comme la dernière fois. Tu n'as qu'à le faire sortir. »

Il était là, roulé en boule sur son fauteuil habituel. Je le caressai du bout de l'ongle entre les deux sourcils, passai entre les deux oreilles puis remontai tout le long de l'échine. Il s'étira, poussant du bout de ses pattes des soucis invisibles. Je lui demandai où il avait passé la nuit, et si c'était bien lui qui s'amusait à faire la farandole entre les éclairs dans le champ de monsieur Sécaillat. Il ouvrit les yeux, et me jeta un regard courroucé, celui des gens que l'on dérange pendant la sieste. Je le mis sur mes genoux pour faire la paix et il se mit à ronronner.

J'allumai notre vieux transistor et écoutai Radio France Vaucluse égrener les nouvelles du matin. L'orage avait fait de gros dégâts, les services publics avaient fort à faire. Vers Cadenet, un glissement de terrain avait balayé un bout de route. À Apt, le Calavon faisait des siennes : il enflait d'heure en heure et promettait de déborder en milieu d'après-midi. La fourrière avait embarqué les véhicules des imprudents qui étaient encore garés sur les rives. La mairie avait donné un numéro vert pour obtenir des renseignements. Le présentateur passa aux résultats sportifs.

Je ne l'écoutai plus, bercé par les ronrons du Hussard et me demandant ce que le Calavon allait déterrer cette fois-ci. Aux dernières crues, le torrent avait mis au jour, un peu plus loin dans la vallée, vers Lumières, les ruines d'un tombeau du néolithique. C'était surprenant : si les vestiges gallo-romains étaient nombreux à Apta Julia, Apt la Romaine, les traces d'un passé encore plus ancien le long de la via Domitia étaient plus rares. Je n'ai jamais pris le temps d'aller voir ce tombeau, qui avait fait pourtant la une de la presse locale. C'était à l'endroit exact où, trente ans plus tôt, mon père nous avait emmenés avec mes frères un matin observer les

castors du Calavon. À ce niveau, le plat de la plaine oblige le torrent à faire de vastes méandres, idéaux pour leurs barrages. Nous en avons vu trois en train de s'affairer dans le froid matinal. On avait été marqués par leurs incisives et leurs queues plates: sitôt le travail terminé, ils se retournaient et consolidaient à grands coups de queue leurs constructions hydrauliques. Je les regardai, agrippé aux jambes de mon père, et l'imaginant dans son atelier, éternel bricoleur rangeant ses outils et disant d'un ton satisfait: « Ce qui est fait n'est plus à faire. »

Sa voix résonnait toujours dans ma tête lorsque l'on frappa à la porte. Comme nous n'attendions personne, je me demandai qui cela pouvait bien être. Je poussai doucement le Hussard vers le rebord du fauteuil, et allai ouvrir. Quelle ne fut pas ma surprise en découvrant sur mon paillason, trempé comme une soupe, monsieur Sécaillat.

« Venez, y a quelque chose qu'y faut que je vous montre », m'annonça-t-il calmement.

[...]